



Le visage ruisselant de sueur, les bras tétanisés, je descendis à un centimètre du sol. Là, je relâchai un souffle entre mes dents serrées et gardai le regard rivé sur le sol de ciment granuleux.

Gris.

Il n'y avait que cette couleur. Sol, plafond, murs. L'uniforme qu'on m'avait fait revêtir à mon retour. Même la couverture et l'oreiller sur mon lit.

Gris.

L'oreiller avait dû être blanc autrefois, mais le temps et l'usage l'avaient décoloré.

C'était drôle. Les germes, la saleté et les objets usagés me dérangentait quand j'étais une jeune fille qui se rendait à des fêtes glamour et se battait parce qu'elle était douée pour ça, et non parce que sa vie en dépendait. Avant la prison, j'avais eu de nombreuses facettes et, parfois, je n'arrivais pas à savoir si j'avais changé en mieux ou pas. Encore un truc que j'avais perdu en cours de route.

Gris.

Mélange de deux teintes, qui n'était même pas considéré comme une couleur et semblait parfaitement coller à mon état actuel. Suspendue entre l'obscurité et la lumière, entre la vie et la mort. Je planais dans le néant.

J'attendais.

— Cent.

Sur ma dernière pompe, je me laissai tomber et je roulai sur le dos, épuisée. Je balayai du regard la petite cellule sans

fenêtre, qui était désormais ma nouvelle maison, sous le château de lord Killian. Des odeurs de terre, de pourriture et de céréales flottaient encore au ras des murs. Manifestement, on l'avait convertie à la va-vite en cellule, comme si elle n'avait été préparée pour accueillir un prisonnier que quelques instants avant mon arrivée. La pièce de trois mètres sur trois ne contenait qu'un lit de camp, des toilettes portatives et un lavabo grossièrement boulonné au mur.

Le tout entièrement gris.

Je commençais à me demander si l'absence de couleur n'était pas en soi une torture qui donnait aux jours la longueur d'une année et cherchait à me tuer par le biais d'une monotonie et d'un ennui cruels. Les journées dans la Maison de la Terreur avaient été un enfer, mais au moins j'y étais occupée. Ici, les minutes se confondaient avec les heures. Je n'occupais mon temps qu'en faisant de l'exercice, dans le but de regagner la masse musculaire que j'avais perdue à Terrorház. Sauf que boxer des ombres et faire des pompes ne remplissaient qu'un nombre limité d'heures.

En tenant le compte des plateaux de nourriture qu'on avait livrés dans ma cellule, j'estimais à environ deux semaines mon séjour ici depuis cette nuit-là.

Depuis lui.

Ma poitrine se gonfla comme un ballon et je me redressai en soupirant sur mon lit de camp, en proie à des émotions aussi tranchantes que la douleur, la colère et l'embarras. Comment avais-je pu me laisser prendre à son jeu ? Je n'arrivais pas à croire que je m'étais donné autant de mal pour cette espèce de demi-Faé qui m'avait fait croire qu'il se souciait de moi. Qu'il y avait quelque chose entre nous, quelque chose de viscéral, qui glissait et roulait sur ma peau, effleurait même mon âme.

Aujourd'hui encore, je jurerais l'avoir senti rôder furtivement autour de moi, tapoter aux confins de ma conscience. Dans ces instants qui séparent le sommeil du réveil, j'avais

entendu mon nom, comme une tension sur mon âme, tandis que sa présence s'enroulait autour de moi comme une vipère. Puis il avait disparu.

— Qu'il aille se faire foutre, marmonnai-je en repliant les jambes contre ma poitrine.

Je plantai les ongles dans mes paumes. La moitié de ma fureur était dirigée contre moi-même. C'était moi qui l'imaginai en train d'essayer de m'atteindre. À travers l'espace, le temps et en dépit de toute logique, je me le figurais là, cherchant à me réconforter d'une manière ou d'une autre.

Pathétique, non ?

Cet homme m'avait trahie, il m'avait si profondément blessée que je n'arrivais presque plus à respirer, et j'en étais encore à le sentir comme une saloperie de fantôme. Comme le mythe qu'il était. Warwick Farkas, le Loup, la légende. Le trou du cul ultime doublé d'un traître.

L'exercice physique m'aidait à oublier mon moment d'égarement. À ériger un mur autour de moi, pour lutter contre ma psyché profondément perturbée qui l'appelait, lui, au lieu de Caden.

Caden.

Sur une brève inspiration, je laissai tomber ma tête sur mes genoux. L'image de mon meilleur ami perfora un autre trou dans mon cœur. J'avais été si proche. De la maison. De lui.

Clic.

Le crissement des verrous contre le métal de la porte produisit dans la cellule le son strident d'un hurlement de nouveau-né. Je relevai lentement la tête. J'étais devenue imperméable aux gardiens qui entraient et sortaient sans proférer un mot ni la moindre menace. Un jour après l'autre, ils déposaient un plateau, prenaient l'ancien et ne répondaient à aucune de mes questions.

Comme je n'étais vêtue que d'une brassière de sport et d'un pantalon ample tombé bas sur mes hanches, je me relevai pour attraper mon tee-shirt au bout de mon lit. Je me

concentrai sur la porte qui s'ouvrait et le gardien qui entrait dans la pièce, avant de poser les yeux sur moi. Ça ne dura qu'une fraction de seconde, mais son regard se posa sur mon ventre ferme et ma poitrine à peine couverte avant de s'en détourner.

Un sourire sans pitié me vint aux lèvres alors que je m'asseyais avec un air faussement timide sur mon lit de camp, tout en observant le joli garde faé qui balayait ma cellule du regard.

— J'ai bien rangé ma chambre, papa. Je peux aller jouer maintenant ? le taquinai-je d'une voix pleine de sous-entendus.

Je m'allongeai à demi, en appui sur les coudes.

Les joues du pâlichon virèrent au rouge et il serra les dents. Je lui aurais donné dans les dix-huit ans, mais chez les Faés, les apparences étaient trompeuses. Il pouvait tout aussi bien être âgé de plusieurs centaines d'années. Cela étant, il paraissait particulièrement jeune et naïf, trop facilement perturbé lorsque je le taquinais. Il fallait bien que je m'amuse comme je le pouvais.

Il sortit de la cellule et s'écarta de l'embrasure de la porte, pour adopter aussitôt la posture rigide d'un soldat, menton relevé.

— La voie est libre, Monsieur.

J'entendis alors des semelles se déplacer sur le sol en pierre. Alarmée, je sentis comme une décharge électrique dans ma nuque. Une silhouette contourna le garde et s'introduisit dans mon espace. Je retins mon souffle.

Killian. Le chef des Faés de Hongrie, irradiant de puissance et de magie. Ma peau grésilla et ma colonne vertébrale s'écrasa contre le mur tandis que tout mon corps se figeait.

Je ne l'avais pas revu depuis cette nuit-là, comme si le roi avait oublié jusqu'à l'existence de l'humble sujet enfermé dans les tréfonds de ce donjon de fortune. Je m'étais imaginé

qu'il m'exhiberait comme un trophée, histoire de narguer Istvan, mais non.

— Madame Kovacs.

Le miel de sa voix se déversa sur moi, pour glisser sans rencontrer de résistance le long de mon torse jusqu'à mes cuisses. Je serrai les jambes. Sa voix était à l'opposé du timbre rugueux et profond de Warwick : comme si vous rampez sur du gravier, dont chaque petit caillou titillerait l'une de vos zones érogènes. La voix de Killian, elle, glissait sur votre peau, patinait dessus.

Les Faés avaient le pouvoir de nous séduire, nous autres, les Humains, de nous attirer comme des poissons vers un hameçon grâce à leur physique incroyable, à leur magie et à leur magnétisme sexuel pur.

Il fit un pas vers moi, les mains dans les poches de son pantalon, histoire de bien me montrer qu'il ne redoutait aucune attaque de ma part. Même s'il n'était accompagné que d'un seul garde, je n'étais pas une menace pour lui.

Il n'était pas souverain des Faés pour rien. Les histoires et les rumeurs qui couraient à son sujet étaient presque aussi légendaires que celles qui entouraient Warwick. Killian était impitoyable et cruel, mais si Warwick s'appuyait sur une force physique brute, Killian, lui, usait de stratégie.

Même au sein des Forces de défense humaine, il était considéré comme extraordinairement beau. Exquis. Si ce qualificatif pouvait s'appliquer à un homme. Beau et sexy, il respirait la puissance, la confiance et la conviction que tout lui était dû. Ses yeux violets ressortaient par contraste avec le brun foncé de ses cheveux. Vêtu d'un costume sombre, il avait les cheveux et la barbe parfaitement taillés. Il paraissait n'avoir qu'une trentaine d'années, mais je le savais beaucoup, beaucoup plus âgé. Grand et bien bâti, débordant de charisme, il me rappelait les hommes que je voyais dans les magazines glamours occidentaux que j'introduisais clandestinement dans ma chambre lorsque j'étais adolescente.

Il braqua son attention sur moi. Je sentais sa magie vibrer en percutant les murs, avant de s'enfoncer dans mon âme. Je remuai sur le minuscule lit de camp, dont le métal grinça sous le déplacement de mon poids.

— Je te prie de m'excuser de ne pas être venu te voir plus tôt. Tu as mis un sacré bazar que je suis occupé à nettoyer.

Son ton enjôleur m'évoquait une piñata, inoffensive en apparence mais bourrée de sous-entendus. Il fit lentement le tour de ma cellule, projetant son pouvoir contre moi pour tenter de m'intimider.

— Terrorház est en ruine, ce qui nous oblige à construire la nouvelle de nuit, dans un endroit secret. La moitié des condamnés se sont évadés et, à cause de toi, j'ai dû renoncer à l'un de mes biens les plus précieux.

Il haussa un sourcil, mais je demeurai de marbre. Il m'observa pendant une bonne minute avant de se remettre à parler.

— J'étais loin de me douter qu'une voleuse anonyme de ma prison deviendrait la pupille du général Markos. Une Humaine fragile qui avait encore la capacité de survivre à tout, y compris aux Jeux, et qui avait su capter l'intérêt du tueur le plus redouté et le plus brutal pour s'en sortir saine et sauve.

— Il ne l'a pas fait pour vous ? répliquai-je, sarcastique.

Killian me répondit par une moue pleine de fatuité.

— Il m'a fallu faire preuve d'un peu de persuasion pour qu'il se montre obéissant, répliqua-t-il en se rapprochant. (Il sortit une main de sa poche et se frotta le menton.) Qu'est-ce qu'il y a, chez toi ? Tu n'es pas une Faé, tu ne devrais pas avoir d'emprise sur nous, ni le pouvoir de combattre notre charme. Pourtant, tu y as bel et bien résisté, à la différence de tous ceux qui t'ont précédée. Comment cela se fait-il ?

Il inclina la tête. J'eus l'impression que son regard m'épinglait au mur.

J'y avais résisté ? De quoi parlait-il ?

— Vous êtes une énigme, madame Kovacs. Une déferlante, qui s'abat sur tout, qui tourbillonne, brise et renverse tout à l'instant où elle apparaît. Je connais Warwick depuis longtemps, reprit-il avec un sourire, tout en tapotant le renflement de sa lèvre inférieure. Impitoyable. Féroce. Cruel. Mais avec toi... (Il secoua la tête.) Tu as complètement ensorcelé jusqu'à mes sentinelles.

Mon regard se porta sur le garde blond derrière lui. S'il demeura au garde-à-vous, ses yeux se tournèrent vers moi et ses joues virèrent à un cramoisi plus prononcé.

Killian croisa les bras. Malgré son élégant costume, on le devinait musclé.

— Que dois-je faire de vous, madame Kovacs ?

— C'est un questionnaire à choix multiple ou la réponse est libre ? rétorquai-je. Parce que dans ce cas, je vote pour que vous me libérez.

— Je pourrais toujours te tuer.

La suggestion coula sur moi comme du beurre fondu, dissimulant le danger sous le velours.

— Mais vous ne le ferez pas.

Il haussa les sourcils.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que vous avez besoin de moi pour un truc. Une négociation. Un moyen de pression, je ne sais pas, mais vous n'avez pas parcouru les Terres sauvages dans l'unique but de me trouver, de perdre votre meilleur atout et de me garder ici pendant des semaines juste pour me tuer.

Une ébauche de sourire se dessina sur ses lèvres charnues tandis qu'il m'examinait.

Il plongea ses yeux violets dans les miens, pour m'emprisonner comme dans une toile. Mon cœur accéléra.

— Tu n'es pas du tout comme je le pensais. Tu as raison. Je ne te tuerai pas tout de suite, en revanche tu te trompes sur mes motivations. Je me moque de tes pathétiques Humains,

assez arrogants pour croire qu'ils contrôlent cet endroit alors qu'il suffirait d'un mot de ma part pour en finir avec eux.

— Vous ne voulez pas m'utiliser comme monnaie d'échange avec Istvan ? demandai-je, la gorge nouée.

— Comme monnaie d'échange ?

Killian éclata de rire, la tête rejetée en arrière. Je sentis des picotements de chaleur dans tout mon corps, qui firent naître des démangeaisons dans ma poitrine. L'intensité de ma réaction physique à son égard apparut sur mon visage. Je resserrai encore les jambes.

— De quoi pourrais-je bien avoir besoin pour faire un échange, madame Kovacs ? Je suis assez curieux de savoir en quoi, selon toi, ton espèce pourrait m'être nécessaire, ironisa-t-il en inclinant la tête sur le côté.

Je pinçai les lèvres, sans répondre.

— Vous, les Humains, reprit-il, vous vous croyez toujours plus importants que vous ne l'êtes. Vous placez vos vies, vos besoins au-dessus de tout : la terre, les animaux, les ressources de la nature, même les gens de votre propre espèce.

Il sourit. Quelque chose de sauvage flamboyait derrière son image immaculée, irradiait de lui, à l'instar des éclairs que lançaient ses yeux. Il se pencha si près de mon visage que j'eus du mal à respirer.

— Mais c'est un mensonge, madame Kovacs. Vous pouvez déambuler parmi vos illusions, raconter les mêmes faussetés à votre progéniture, n'empêche que ton espèce se trouve tout en bas du totem. Et en un clin d'œil... (Il fit claquer ses doigts au ras de mes joues.) On peut vous en dégommer.

Son souffle, en m'effleurant la gorge, me priva du mien. Et lorsque l'air s'engouffra de nouveau dans mes voies respiratoires, ses mots parvinrent jusqu'à moi. Pendant tout ce temps, je m'étais vue comme une récompense qu'on faisait miroiter, un prix à utiliser contre le général des Forces de défense humaines. Istvan nous avait

toujours mis en garde, Caden et moi, contre le fait que notre ennemi se servirait de nous.

— Alors, qu'est-ce que vous me voulez ?

L'effroi né de la décharge d'adrénaline me ravageait les nerfs.

— Mauvaise question. La bonne, ce serait plutôt de savoir ce que je fais déjà de vous, madame Kovacs.

Sa voix, en s'insinuant dans mon cou, y fit naître des frissons. Il passa les doigts sur mon oreille, repoussa une mèche de cheveux, et j'eus bientôt la chair de poule.

— Tu te révéles bien plus intéressante que je n'aurais pu l'imaginer.

J'avais la colonne vertébrale plaquée au mur, tant il était proche, et les poumons contractés par la peur. Ses yeux se posèrent sur mon visage.

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu es différente des autres. Pourquoi tu n'as pas succombé. Comment tu es capable de résister alors que les autres n'y sont pas parvenus.

— Quels autres ? Succombé à quoi ?

Un rictus se dessina sur ses lèvres, rehaussé par les étincelles de ses yeux violets. Il s'éloigna de moi, fouilla dans la poche de sa veste, en sortit une minuscule pilule qu'il brandit.

Ma gorge se noua à la vue de la pilule bleu fluo entre ses doigts. Je la reconnus instantanément, tant sa couleur était unique. Un comprimé identique à celui que j'avais volé dans le train, la nuit où j'avais été capturé.

— Dès que j'ai découvert qui tu étais, j'ai fait envoyer ici les objets que tu avais en ta possession, la nuit où tu as été appréhendée. J'étais curieux. Pourquoi la pupille du général Markos serait-elle montée dans un train pour voler ses semblables ?

Je me focalisai sur l'étrange pilule, la gorge nouée.

— Dis-moi ce que c'est.

Je levai les yeux vers lui, verrouillant ma mâchoire.

— Pourquoi tu les recherchais ?

Motus.

Sa colère flamba en un clin d'œil, ses yeux s'enflammèrent d'une fureur qui m'enveloppa.

— Tu penses qu'il est sage de me défier ? Parle !

Silence.

— Je t'ordonne de parler, Kovacs.

Il plissa les paupières pour fixer sur moi un regard aiguisé. Un tourbillon d'énergie crépita autour de moi, tirant sur ma langue et ma mâchoire, mais il se brisa, comme le font les vagues contre les rochers, au moment où la magie toucha ma peau.

Je vis ses narines se dilater, un nerf tressauter dans sa mâchoire.

— Réponds-moi. Maintenant !

Je sentais la puissance de son ordre, qui siffla à mon oreille, mais je serrai les dents de plus belle, tout en repoussant la sensation.

— J'ai dit : « Parle » !

Il referma sa main sur ma gorge, pour me plaquer contre le mur. Mes poumons se vidèrent de leur air. Sa silhouette parut se dilater, enveloppée de la magie qui émanait de lui.

— Dernière chance.

— Je ne sais pas, coassai-je.

— Tu espères me faire gober ça ?

Son visage n'était plus qu'à un centimètre du mien et le pouce qu'il pressait sur ma gorge était assez insistant pour que mon cœur connaisse des ratés.

— J'ai trouvé ton sac rempli de ces pilules. Dis-moi pourquoi tu les prenais. Qu'est-ce que tu sais à leur sujet ?

— Je ne sais rien, crachai-je. Je le jure.

— J'ai très peu de patience, aujourd'hui.

Sa joue secouée d'un tic, il faisait glisser son pouce le long de mon cou, comme pour me narguer.

— Je vous ai dit que je ne savais pas ce que c'était.

— Ne. Me. Mens. Pas.

Il serra plus fort. Mes narines se dilatèrent. Ma poitrine se gonfla en quête d'air, sous les protestations de ma colonne vertébrale qu'il continuait à plaquer contre le mur.

— Je ne vous mens pas.

Levant le menton, je soutins son regard. L'oxygène pénétrait en sifflant dans mes narines.

Il laissa son regard troublant braqué sur moi pendant une minute entière avant qu'un sourire en coin ne retrousses ses lèvres.

— Très bien. Tu veux la jouer comme ça. Tu découvriras bientôt qu'on n'est pas à Léopold, Kovacs. Tu me titilles... Je ne titille pas en retour. J'anéantis.

— J'ai survécu et me suis échappée de votre prison pourtant imprenable, Killian. Vous voulez me torturer ou me tuer ? Allez-y, répliquai-je d'une voix rauque.

— Ne m'appelle plus jamais par mon prénom, gronda-t-il. Appelle-moi « Majesté ».

Il avait les mains crispées, ses épaules se soulevaient... Les noms avaient du sens pour les Faés. C'était un signe d'intimité.

— Une seule personne mérite ce titre, dans ce monde. Et cette personne s'appelle Lars, sifflai-je entre mes dents serrées.

La tête me tournait à cause du manque d'air.

— Ce n'est pas lui, le roi, ici. C'est moi.

— Ce n'est pas parce que vous vous baptisez « roi » que vous l'êtes.

J'avais de la salive qui me dégoulinait sur le menton alors que je luttais pour sortir chaque syllabe.

Il resserra encore les doigts, au point de me priver totalement d'air. Je tentai de le griffer, sans que cela fasse bouger ses doigts. Des points noirs apparurent dans mon champ de vision.

— Attention, Kovacs. Je suis connu pour mon tempérament colérique lorsqu'on me désobéit.

Son souffle s'enroula autour de mon oreille, faisant crépiter son énergie sur ma peau jusqu'à ce qu'il retire brusquement sa main, en reculant d'un pas.

L'air revint dans mes poumons en même temps qu'une toux rauque me secouait. Je portai une main à ma gorge tout en aspirant de grandes bouffées d'oxygène.

— Tu veux savoir ce que je veux de toi ? Ce pour quoi je t'utilise déjà ? reprit Killian, revenu à son attitude calme et posée. Alors, tu vas en faire l'expérience en direct.

Il se détourna pour gagner la porte, non sans tourner la tête vers le garde.

— Menottez-la. Mme Kovacs va faire une petite excursion.